HAL open science

Introduction : Reconnaissance et temporalités, pour un ancrage en SIC

Jean-Claude Domenget, Valérie Larroche, Marie-France Peyrelong

To cite this version:

Jean-Claude Domenget, Valérie Larroche, Marie-France Peyrelong. Introduction : Reconnaissance et temporalités, pour un ancrage en SIC. Jean-Claude Domenget; Valérie Larroche; Marie-France Peyrelong. Reconnaissance et temporalités, une approche info-communicationnelle, L"Harmattan, pp.15-33, 2015, Communication et Civilisation, 978-2-343-06718-6. hal-03576697

HAL Id: hal-03576697

https://hal.science/hal-03576697v1

Submitted on 17 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Reconnaissance et temporalités : pour un ancrage de ces concepts en SIC

Jean-Claude DOMENGET, Valérie LARROCHE, Marie-France PEYRELONG

L'originalité de cet ouvrage porte d'une part sur l'analyse des relations entre reconnaissance et temporalités et d'autre part sur l'intégration de ces concepts en sciences de l'information et de la communication (SIC). L'intérêt d'aborder le concept de reconnaissance par le prisme des temporalités permet d'interroger un problème majeur des sciences sociales, celui de l'analyse sur le temps long du processus de reconnaissance entre les acteurs. Cet autre regard sur la reconnaissance et les temporalités en jeu s'appuie sur

une série de concepts phares développés en SIC, comme les dispositifs d'information et de communication et les identités.

Depuis quelques années, de multiples notions sont convoquées pour traduire le lien entre la reconnaissance et les temporalités. Un vocabulaire très varié est ainsi mobilisé par les chercheurs en sciences humaines et sociales (SHS) qui abordent soit directement la reconnaissance, soit d'autres notions liées comme celles de la visibilité, de la réputation, de la notoriété, de la renommée, de la célébrité, de la consécration, de la grandeur, etc. Dans cette liste de notions qui pourrait prendre la forme d'une liste à la Prévert, une distinction par les « échelles » de temps[1] permet de distinguer les notions qui s'inscrivent dans le court terme, l'immédiateté, l'instantanéité, de celles qui intègrent une dimension de construction dans le moyen, le long terme, la durée. Sans prétendre analyser la dimension temporelle de chaque notion, ce qui dépasse largement l'objectif de cette introduction, nous souhaitons simplement souligner qu'une notion comme la visibilité relève le plus souvent d'une vision sur le court terme. À travers l'engouement mais aussi la critique d'un « impératif » de visibilité (Aubert, Haroche, 2011) sont développées des analyses au niveau individuel comme collectif des dangers d'un présentéisme, d'un écrasement de la durée au profit de l'instant, d'une société de l'urgence, etc. Très liée à l'essor des dispositifs numériques, une

[1] Trois échelles de temps sont classiquement distinguées : la courte, la moyenne et la longue durée.

tendance à concevoir la visibilité dans une approche « court-termiste » s'est développée alors que les recherches antérieures mettaient beaucoup plus l'accent sur le processus de construction de la visibilité (Thompson, 2005 ; Voirol, 2005). De manière identique, une notion comme la réputation (Origgi, 2007) intègre une dimension de construction sur une plus ou moins longue durée, laquelle tend à disparaître lorsque l'objet d'étude devient l'e-réputation. Ces notions qui se placent différemment sur les échelles de temps montrent qu'il existe un lien entre reconnaissance et temporalités. Néanmoins, distinguer ces notions uniquement sous l'angle temporel ne suffit pas. Elles n'intègrent pas non plus les mêmes formes de reconnaissance.

Dans cet ouvrage, les chercheurs ont eu le souci d'articuler « reconnaissance et temporalités » afin d'interroger leurs objets de recherche, quelle que soit l'acception des concepts de reconnaissance et de temporalités qu'ils ont retenue. Ils ont eu également comme ambition de dépasser la plasticité du concept de reconnaissance, en voulant répondre à une question principale : en quoi l'épaisseur temporelle permet-elle d'interroger avec un autre regard la reconnaissance ? Pour répondre à cette question, nous présentons dans un premier temps le concept de temporalités, puis la notion que nous proposons d'épaisseur temporelle. Dans un second temps, nous précisons l'acception que nous faisons du concept de reconnaissance, à partir des travaux d'Axel Honneth (2000, 2008). Cette présentation des concepts de temporalités et de reconnaissance en SHS permet de montrer le manque actuel des approches

reconnaissance en SHS permet de combler le manque actuel des approches en SIC, manque auquel souhaitent répondre modestement les contributions présentées dans ce livre.

Temporalités et épaisseur temporelle

Dans cet ouvrage, l'acception principale du concept de temporalités nous est fournie par Claude Dubar dans son chapitre[2], qui le distingue du « temps philosophique ». La notion de temporalités peut être définie « soit abstraitement comme formes diverses d'agencement du passé, du présent et de l'avenir, soit concrètement comme modes d'organisation temporelle des champs sociaux (travail, famille, politique, loisir…) ». Il s'agit, ainsi que le souligne l'auteur, de passer d'un objet abstrait de réflexion philosophique, le temps, à un ensemble d'objets scientifiques concrets, quantitatifs et qualitatifs, différenciés selon des échelles et des significations déterminées, les temporalités. Une des difficultés pour intégrer ce changement de paradigme réside dans le fait qu'en SHS, « les diverses disciplines ne nomment pas de la même manière ce qu'elles considèrent soit comme des "moments" du temps (passé, présent, futur), soit comme des "échelles" de temps (longue, moyenne et courte durée), soit comme des "domaines" de structuration du temps (travail, famille, loisir, intimité…), soit encore

[2] Voir dans cet ouvrage le chapitre de Dubar, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales ».

comme des modes d'expression temporelle (récit objectivé ou discours subjectivé) » (Dubar et Rolle, 2008).

Pour préciser cette acception du concept de temporalités[3] et l'appréhender en tant qu'objet de connaissance et cadre cognitif structurant des phénomènes sociaux analysés, plusieurs chercheurs ont pointé l'intérêt de mettre l'accent sur l'analyse des modalités d'articulation des temporalités en incluant la dimension sociotechnique. Cette dernière se concrétise notamment à travers les multiples artefacts de « mesure du temps ». En appréhendant les temporalités comme une construction sociotechnique, on retrouve les articulations toujours problématiques pointées par William Grossin entre « temps enfermant » et « temps enfermé » (Grossin, 1996) ou encore Jean Chesneaux (2004) entre « temps paramètre » englobant et « temps compagnon » vécu. Caroline Datchary et Gérald Gaglio (2014), en particulier, ont étudié l'hétérogénéité temporelle et sa prise en charge dans l'activité de travail. S'appuyant notamment sur les réflexions de Pitirim A. Sorokin et Robert K. Merton (1937) ou plus récemment de Grossin (1996), ils précisent que « les temporalités sont donc des constructions socio-techniques qui embrassent conjointement des temps comptés, mesurés, prescrits, équipés par des artefacts, et des temps intersubjectifs, propres à des collectifs ou à des personnes » (Datchary et Gaglio, 2014, p. 10). À travers cette définition, ces auteurs rappellent qu'au-delà d'une illusoire « maîtrise du temps », l'enjeu fondamental visé par le développement de tous les artefacts de « mesure du temps » reste, dans la perspective de Norbert Elias

(1996), d'aider les hommes à s'orienter et à réguler leurs activités. Une fois la focale pointée sur l'articulation des temporalités, il reste « à savoir comment ces divers outils et équipements affectent le temps et la manière dont les personnes le vivent. Ici, les références à la fragmentation du temps (Urry, 2000), à son accélération (Rosa, 2010) et à la généralisation de la temporalité de l'urgence (Laïdi, 1999) font l'objet d'un assez large consensus. » (Datchary et Gaglio, 2014, p. 4), thèses qui pour ces auteurs mériteraient d'être critiquées, atténuées et contextualisées. Il s'agit alors de relever les multiples temporalités en jeu, que ce soit au sein de l'activité de travail ou sur d'autres scènes (sphères politiques et juridiques), et d'analyser les réponses collectives et individuelles à cette hétérogénéité temporelle. En suivant ce programme, l'idée est de dépasser l'analyse d'une temporalité technique marquée le plus souvent par l'urgence, l'immédiateté, l'instantanéité, la régularité pour tenir compte de l'incertitude, de l'inachevé, de l'instabilité, de la fragilité des activités au travers des négociations temporelles effectuées par les individus et les collectifs.

---

[3] Cette acception du concept de temporalités est celle défendue par la revue *Temporalités* lancée en janvier 2004, faisant suite au bulletin *Temporalistes* créé par Grossin en 1984. Cette revue vise à confronter les définitions et les approches des temporalités dans plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, psychologie sociale, démographie, philosophie, économie, etc.) (cf. http://temporalites.revues.org/).

Dans cet ouvrage, nous retrouverons l'importance de ce « travail d'articulation temporelle » à travers le désir de reconnaissance d'une épaisseur temporelle des individus comme des collectifs. Cette notion d'épaisseur temporelle nous permet en effet de prendre en compte deux aspects : d'une part l'idée d'une trajectoire (individuelle ou collective) et d'autre part l'idée d'identités multiples. Selon qu'il s'agit d'un individu ou d'un collectif, ces deux dimensions ne sont pas toujours nécessairement présentes ensemble.

Plus précisément, la notion d'épaisseur temporelle suppose de :

- Prendre en compte des trajectoires biographiques et professionnelles (Dubar, 1991), organisationnelles (constitution d'un statut professionnel) ou encore sociétales (émergence de la figure du citoyen dans le débat public) ;
- Porter un regard sur le moment présent en s'intéressant aux champs d'expérience passée et à l'horizon d'attente (Koselleck, 1990), tout en échappant à une vision à court terme ;
- Porter un regard sur la dimension de l'épaisseur sociale de l'identité (multi-identités, identités plurielles de Lahire, 1998).

Notre propos dans cet ouvrage est précisément d'avancer que ces trois points sont l'objet de demandes de reconnaissance.

L'épaisseur temporelle : un registre de la reconnaissance

La prise en compte d'une épaisseur temporelle de l'individu comme des collectifs permet de réinterroger les formes de reconnaissance développées par Honneth (2000, 2008). En effet, Honneth distingue trois modalités de la reconnaissance intersubjective et réciproque autour de trois notions : l'amour, l'estime et le respect. L'amour désigne la dimension affective et émotionnelle de l'existence humaine dans laquelle est recherchée une reconnaissance de la singularité du sujet. L'estime s'inscrit essentiellement dans le cadre des activités de travail sur la reconnaissance de l'utilité et la valeur de ces activités. La reconnaissance de la particularité du sujet est alors évaluée en fonction de systèmes de référence implicite ou explicite en vigueur dans la communauté ou le groupe considérés. Quant au respect, il a pour objet la reconnaissance de l'universalité du sujet. « La dimension juridique de la reconnaissance garantit l'accès à la personne en tant que membre d'une "volonté collective", à un ensemble de droits fondamentaux (civils, politiques et sociaux) qui doivent assurer une égalité. » (Gueguen, Malochet, 2012, p. 53). Ainsi, « les trois formes de reconnaissance de l'amour, du droit et de l'estime sociale créent ensemble les conditions sociales dans lesquelles les sujets humains peuvent parvenir à une attitude positive envers eux-mêmes » (Honneth, 2000, p. 201-202). La prise en compte de l'épaisseur temporelle des individus comme des collectifs permet d'intégrer ces trois formes de reconnaissance à la fois dans une vision

temporaliste, plus dynamique, articulant présent, passé et futur[4] mais aussi dans des approches centrées sur les modalités d'articulation des temporalités dans le présent.

La quête de reconnaissance relève dans tous les cas d'une demande de contrôle de l'individu ou du collectif sur sa présentation, que celle-ci soit le fruit d'un travail sur le long terme pour « exister » et être pris en compte dans les débats publics ou, pour les individus, dans les interactions intersubjectives ou les présentations numériques « de soi ». Autrement dit, la reconnaissance de l'épaisseur temporelle d'un individu ou d'un collectif fait l'objet d'un investissement qui peut aller jusqu'à la lutte dans le cas de formes de mépris ou d'ignorance. Sans oublier qu'au préalable, la revendication d'une épaisseur temporelle nécessite que l'individu ou le collectif se reconnaissent déjà eux-mêmes.

Pour un individu, la demande de reconnaissance d'une épaisseur temporelle se manifeste, par exemple, par le souhait de posséder un futur pour soi et pour sa lignée, de pouvoir se référer à un passé constitué de son histoire personnelle et familiale, de pouvoir vivre pleinement son présent et enfin de maîtriser ses représentations de soi. Dans cette articulation entre « moments » du temps, le présent est conçu comme un dialogue permanent entre le « champ d'expérience » (passé) et « l'horizon d'attente » (avenir) définis par Koselleck (1990). En effet, « la relation entre présent, passé, futur – cet ordre soulignant la centralité du présent – définit "l'être" des humains,

tant personnel que collectif. Chaque personne singulière, quels que soient son âge et sa condition, se pense et se projette dans la relation entre ces trois termes. Et chaque société affronte les exigences du présent, dans le double souci de l'expérience du passé et de l'attente de l'avenir. » (Chesneaux, 2004, p. 107). Cette approche « bidirectionnelle » du sens humain du temps, qui articule conjointement le présent en direction à la fois du passé et de l'avenir, permet d'analyser les demandes de reconnaissance des individus dans « l'épaisseur même du temps » pour reprendre une expression de Chesneaux (1996). Les revendications collectives comme les attentes d'estime de soi plus ou moins clairement exprimées renvoient alors à la prise en compte des identités multiples d'un individu (Lahire, 1998).

Du côté des collectifs (habitants, citoyens, groupes professionnels), la reconnaissance sociale est surtout associée à la visibilité ou à la mise en visibilité. Hors de cette dernière en effet, aucune reconnaissance n'est possible (Voirol, 2005 ; Honneth, 2004). Dépendante du préalable de l'accès à la visibilité, la quête de reconnaissance reste trop souvent tournée vers l'immédiateté, le présentéisme. Se focaliser sur les notions de visibilité ou d'invisibilité conduit à oublier que la reconnaissance ou le désir de reconnaissance requièrent un investissement sur la durée que ce soit dans la construction d'une identité ou d'une réputation. Ces questions, en particulier

[4] Cet inversement de l'ordre des « moments du temps » est proposé par Chesneaux (2004). Elle traduit la centralité du présent.

sur les médias socionumériques, renvoient à des questions de droit à l'oubli dont se saisissent certaines institutions, de présence et de visibilité. Plusieurs auteurs de cet ouvrage interrogent ainsi l'épaisseur temporelle à la croisée des dimensions individuelles et collectives, sociétales ou organisationnelles. Les dispositifs sont alors au centre de cette articulation.

Reconnaissance et temporalités aux prises avec les SIC

Ces deux concepts ont été jusqu'alors principalement abordés de manière distincte en SIC, même si quelques liens entre reconnaissance et temporalités ont déjà été proposés, notamment avec la notion de visibilité. Le présent ouvrage aborde ces liens sous un nouvel angle temporel, celui de l'épaisseur temporelle.

Temporalités et SIC

Objet d'intérêt de quelques chercheurs en SIC, la question des temporalités est surtout intégrée à leur méthodologie pour questionner un terrain ou comme critère d'analyse des résultats, mais celles-ci restent peu mobilisées comme outil d'intelligibilité des objets de recherche en SIC. Un travail de synthèse dans la discipline peut néanmoins être cité afin de poser les bases de programmes de recherche sur les temporalités en SIC[5].

Analysant les ancrages théoriques et les problèmes de méthodes posés par

une analyse des temporalités médiatiques en SIC, Luc Jaëcklé (2001) souligne que ces dernières soulèvent un ensemble de difficultés typiques de la discipline : celle de la justification scientifique et sociale de l'intérêt manifesté pour les temporalités, celle des outils construits par les SIC pour faire du temps un objet de recherche intégré à la discipline ou encore celle d'un éventuel apport spécifique aux SIC. Quatre paradigmes d'analyse des temporalités médiatiques en SIC ont été ainsi distingués :

- le paradigme narratologique indique que les récits constituent des repères pour le sujet afin de circuler entre présent, passé et futur ;
- le paradigme médiologique-technique met l'accent sur le support et les questions de la durée, de la vitesse, de l'accélération et de la synchronie qui caractérisent un dispositif ;
- le paradigme sociopolitique qui a abordé notamment les superpositions, oppositions, complémentarités des temps (celui du politique, des communautés, de la société globale, de la science, des arts, des médias, etc.) est une voie fréquemment suivie, dans la tradition sociologique de la pluralité des temps sociaux ;

[5] Pour une approche plus développée d'une proposition d'une piste de recherche sur les temporalités en SIC, voir l'article de Jean-Claude Domenget : La fragilité des usages numériques. Une approche temporaliste de la formation des usages, *Les cahiers du numérique,* 2013/2, p. 47-75.

- le paradigme sociocognitif porte sur l'apprentissage des catégories temporelles au travers de gestes, d'échanges, d'interactions s'appuyant sur des croyances et des savoirs, construisant progressivement une chronogénèse individuelle et générant des horizons d'attente.

À ces quatre paradigmes concernant les temporalités médiatiques, nous pouvons ajouter un cinquième, le paradigme organisationnel qui s'est concentré dans un premier temps sur les liens entre les figures de l'urgence et la communication (Carayol, 2006), pour ensuite être ouvert à d'autres aspects des temporalités organisationnelles (la prévention, les modalités communicationnelles spécifiques à la nuit, etc.) (Carayol et Bouldoires, 2011[6]).

Comme l'indique Jaëcklé, nous pensons que l'approche des temporalités par les SIC peut se caractériser par une capacité à croiser ces différents paradigmes. En ce sens, les SIC sont particulièrement bien placées en ayant depuis longtemps travaillé des notions comme celles de dispositifs et d'identités, tout en prenant en compte les dimensions informationnelles et communicationnelles des processus. Il s'agit alors pour les SIC de dépasser le simple constat d'une multiplicité, pluralité, diversité, etc., des temporalités pour garder en tête l'ambition d'intelligibilité des phénomènes analysés, inscrite dans une approche temporaliste. En effet, à l'image des autres disciplines des sciences humaines et sociales, « on serait ainsi en présence de trois exigences pour définir et penser les temporalités dans nos disciplines :

elles ont une origine *collective* (ce sont des "cadres" fournissant des repères communs), elles sont *plurielles* comme le sont les groupes humains qui les produisent par leur action (ce sont des attitudes, croyances, des "milieux" foncièrement pluralistes) et elles sont sources d'*intelligibilité* des phénomènes humains (ce sont des "cartes", comme dit Nicolas Hatzfeld, permettant de comprendre et repérer les liens du présent au passé) » (Dubar et Rolle, 2008)[7].

Reconnaissance et SIC

Différents travaux en SIC s'appuient sur la théorie honnethienne de la reconnaissance et son ambition d'avancer une proposition théorique rendant compte des transformations sociales. Le plus souvent, ils se concentrent sur les dimensions intersubjectives de la reconnaissance et celles relevant de l'estime sociale. Nous avons regroupé en trois parties les sujets d'intérêt pour la reconnaissance chez les auteurs en SIC. La première regroupe les

---

[6] Cet ouvrage collectif s'intéresse à la « discordance des temps : rythmes, temporalités et urgence, l'ère de la globalisation de la communication ». Il propose d'analyser les temporalités en SIC à travers trois axes. Les deux premiers (les rythmes du monde contemporain et les temporalités médiatiques) peuvent être rapprochés des paradigmes médiologique-technique et sociopolitique distingués par Jaëcklé. Le dernier (les temporalités organisationnelles) rappelle l'existence d'un autre paradigme, non présent dans la catégorisation de Jaëcklé.

[7] L'italique vient des auteurs.

auteurs qui s'inscrivent dans les théories critiques. La deuxième regroupe les auteurs pour qui la reconnaissance relève du dispositif. Enfin la dernière traite de l'identité numérique.

• Théories critiques et reconnaissance

Le premier auteur auquel nous pensons est Thomas Heller pour qui la communication dans l'organisation comporte des enjeux de domination « qui découlent de la construction (communicationnelle) d'un rapport à soi, ainsi que le sens de cette construction (qui fait de l'individu une ressource ou un capital) » (Heller, 2009, p. 118). La reconnaissance est alors un opérateur de l'assujettissement. Si l'approche de Heller se situe dans l'organisation et dans un contexte de travail, d'autres auteurs intègrent dans leurs réflexions l'approche critique de faits sociaux en lien avec les usages des technologies de l'information et de la communication (TIC). Des auteurs comme Fabien Granjon (2012) et Julien Rueff (2014) utilisent les notions de la théorie honnethienne de la reconnaissance dont l'idéologie, le mépris, la réification, etc. L'analyse de Granjon dans son ouvrage intitulé *Reconnaissance et usages d'Internet* porte sur les idéologies de la reconnaissance à travers notamment les discours sur la société de l'information, les inégalités numériques qui transparaissent dans les usages populaires de l'informatique connectée et les formes d'exposition de soi en ligne. L'auteur montre que « la pratique de l'informatique connectée peut conduire à un affaiblissement de soi prenant sa source dans le sujet lui-même dans son rapport à la manipulation technique (en tant que pratique culturelle), ou bien l'individu

manipulation technique (en tant que pratique culturelle), ou bien l'individu est mis à mal dans la mesure où les personnes avec lesquelles il est en interaction ne lui reconnaissent par les qualités qu'il investit dans la relation » (Granjon, 2012, p. 25). Prenant le cas d'un collectif en ligne de joueurs, Rueff s'intéresse, quant à lui, aux phénomènes de reconnaissance sociale et de mépris. Pour l'auteur, il y a réification lorsqu'un sujet est traité comme un objet, lorsqu'il y a un oubli de la dimension affective de soi et de la relation aux autres. Analysant les conditions d'émergence de ces phénomènes de réification et d'auto-réification lors du recrutement de nouveaux joueurs, il conclut qu'il n'y a pas de réification réelle (pas de perte de l'humanité entre pairs), mais une réification fictive (instrumentalisation et dépersonnalisation dans les relations avec les autres). Il met ainsi en avant l'importance de la reconnaissance entre pairs comme source de motivation de la participation en ligne. On le voit, ce type de recherche identifie de nouvelles pathologies sociales et vise à renforcer une théorie normative de la société, une critique du fonctionnement de la société.

• Dispositifs et reconnaissance : une interrogation portée par les SIC

L'implication des dispositifs dans les processus de reconnaissance est une interrogation portée par les SIC alors qu'elle n'est pas abordée par Honneth. « Le point de vue des SIC sur la reconnaissance suppose des sujets et des relations pris dans des contraintes de régulation sociale, cette régulation pouvant s'effectuer à l'aide de documents et/ou de sujets humains. »

(Larroche, 2008). Autrement dit, comme l'indique l'auteure, la reconnaissance s'observe dans des contextes communicationnels par la présence d'un « je » et d'un « autre » en interaction, pouvant être intégrés à des dispositifs, en présence ou non d'un médiateur. Le dispositif au sens de Michel Foucault associe aux relations intersubjectives des rapports de pouvoir et de savoir (Appel, Heller, 2010, p. 47). Pour Heller, l'introduction d'un dispositif modifie l'angle de vue concernant la reconnaissance dans les organisations, qui n'est plus nécessairement celle d'un sujet en interaction en quête de reconnaissance, mais celle de la figure du salarié, du communicant, etc., intégrée à une représentation discursive. « La mise en valeur de salariés à l'occasion de conventions, de remises de prix ou de médailles, d'éloges publics ou dans le cadre d'un entretien d'évaluation, la photo du meilleur vendeur dans le journal interne, etc., témoignent d'expressions particulières de la reconnaissance qui ne se limitent pas aux relations intersubjectives. » (Heller, 2009, p. 115-116). Cet exemple illustre la reconnaissance médiatique, l'une des trois formes de la reconnaissance distinguées par Anabelle Klein et Philippe Marion, celle qui « a lieu lorsqu'il y a désignation, construction identitaire créée par les médias » (Klein, Marion, 1996, p. 48). Axel Gryspeerdt considère pour sa part les dispositifs médiatiques comme des amplificateurs de la reconnaissance grâce « à un attirail de preuves et de justifications (photos, dossiers, témoignage) concourant à augmenter la notoriété et la renommée et à inscrire l'existence des personnes, groupes et institutions reconnus dans les préoccupations des gens (phénomène de

l'agenda setting des médias). » (Gryspeerdt, 1996, p. 8). L'exemple de Gryspeerdt nous amène à discuter d'une autre forme de reconnaissance, celle qualifiée de médiatée qui, si l'on reprend la conception de Bernard Lamizet reformulée par Anabelle Klein et Philippe Marion, « repose sur des acteurs institutionnels, c'est-à-dire lorsque la reconnaissance est axée sur la représentation de l'institution incarnée par l'acteur en question » (Klein, Marion, 1996, p. 48). Des dispositifs représentationnels rendent alors légitime et crédible la représentation de l'acteur considéré. Cette forme de reconnaissance est clairement liée aux approches juridiques d'Honneth où représentation et pouvoir sont intimement liés (Marin, 2005). Klein et Marion proposent une troisième forme de reconnaissance qu'ils désignent par l'expression représentation médiatisée. C'est celle qui « a lieu lorsque la représentation de soi est relayée par les médias » (*ibid.*). Les usages de l'informatique connectée traitent cette forme de reconnaissance lorsqu'elle s'intéresse à la manière dont des individus se mettent en scène sur certaines plateformes (Granjon, 2012), et nous oriente vers l'identité numérique, sujet bien investi par les SIC.

• Identités numériques : des travaux liant reconnaissance et temporalités

Comme l'illustre l'ouvrage collectif sur les identités numériques (Coutant, Stenger, 2014), de nombreux questionnements sont apparus récemment autour de l'anonymat sur Internet, le pseudonymat, la gestion des profils sur les réseaux socionumériques, la présentation de soi et la

construction identitaire, la carte nationale d'identité numérique (ou électronique), la gestion des dossiers de santé informatisée, l'archivage des données personnelles, etc. Le concept d'identité est historiquement lié aux notions de sujet, de trajectoires biographiques et professionnelles (Dubar, 1991), de reconnaissance intersubjective (Honneth, 2000), à sa mise en récit (ipséité, mêmeté chez Ricoeur, 2005). Il est aujourd'hui élargi dans un contexte numérique aux enjeux de visibilité (Voirol 2005 ; Andonova, Vacher, 2013), de présence (Merzeau, 2010) et d'e-réputation (Alcantara, 2015), intégrant alors dans leur questionnement temporalités et identités. En SIC, les relations entre temporalités et identités sont très souvent abordées sur le terrain du numérique. Pourtant, d'autres approches sont également menées portant, par exemple, sur la visibilité et la reconnaissance de l'individu au travail (Andonova, Vacher, 2009), la visibilité ou l'invisibilité des bibliothécaires (Peyrelong, 2009) et celle des cadres de santé (Lépine, 2009).

Si les liens entre reconnaissance et temporalités ont bien été investis par les SIC, nous souhaitons apporter dans cet ouvrage un questionnement ignoré des recherches actuelles, en confrontant les approches juridiques et sociales de la reconnaissance à l'idée d'épaisseur temporelle. En résumé, l'objet de ce livre permet d'une part d'intégrer des dispositifs socio-techniques de communication qu'ils soient de l'ordre de la co-présence (corporelle ou numérique) ou d'échanges asynchrones, à des préoccupations

(coopérée ou numérique) et d'échanges asynchrones, à des préoccupations concernant la reconnaissance, et d'autre part de réinterroger ces notions en tenant compte des reconfigurations temporelles ou de ce que nous avons appelé une épaisseur temporelle des individus ou des groupes. Ainsi, nous avons pensé l'organisation de cet ouvrage collectif portant sur la reconnaissance et les temporalités en trois parties. La première partie propose d'approfondir les concepts de reconnaissance et de temporalités, éclairés par des chercheurs de différentes disciplines (sociologie, philosophie et SIC). Les deux parties suivantes, inscrites dans le champ de l'information-communication, discutent ces concepts en les confrontant à divers objets et terrains d'étude (participation du citoyen, droit à l'oubli, statut professionnel, évaluation professionnelle, médias socionumériques, etc.).

Considérations théoriques sur la reconnaissance et les temporalités

La première partie de l'ouvrage s'attache à présenter des éclairages théoriques sur la reconnaissance et les temporalités. Un apport théorique sur les temporalités est proposé par un sociologue, un autre sur la reconnaissance par une philosophe. Deux chercheurs en SIC complètent cet ancrage théorique par des propositions d'articulation entre reconnaissance et temporalités.

Dans un chapitre marqué par une grande érudition, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales », Claude Dubar montre en quoi le passage d'une conception du temps, au singulier, aux temporalités, au pluriel, et la définition de celles-ci, soit de manière abstraite comme formes diverses d'agencement du passé, du présent et de l'avenir, soit de manière concrète comme modes d'organisation temporelle des champs sociaux (travail, famille, politique, loisir…), a représenté une avancée analytique incontestable. Ce passage a permis de dépasser les apories du « temps philosophique », c'est-à-dire les contradictions inhérentes aux tentatives de trouver une définition unique du temps, et de s'intéresser aux temporalités sociales, notamment en histoire et en sociologie. Suivant la piste ouverte par Ricœur, l'auteur analyse la dette due à Heidegger avant de proposer une position engagée comme l'aurait fait Chesneaux. En effet, dans *Habiter le temps* (Chesneaux, 1996), ce dernier décortique la « crise de temporalité » qui se cristallise, selon lui, dans un éclatement des temps (de travail et de chômage, de la famille et des loisirs, de la citoyenneté et des médias, des marchés et des échanges) autant que dans la domination du temps-paramètre (« le temps-monde des marchés financiers ») sur le temps-compagnon (« le temps long des équilibres écologiques » et « le temps-devenir de la citoyenneté démocratique »). L'œuvre de Chesneaux comme la contribution de Dubar ouvrent une voie d'analyse des temporalités en SIC. Toutes les sciences sociales se doivent, comme le stipule Dubar, de rendre compte des tensions entre les temporalités, en s'efforçant de mieux les

définir mais surtout de « les penser mieux et les dire autrement » (Ricœur, 1985, p. 489).

Haud Gueguen propose ensuite un chapitre réflexif, « Reconnaissance et accélération. Réflexion sur la temporalité de la reconnaissance à partir de la critique sociale du temps de Harmut Rosa » dans lequel elle confronte de manière originale les théories de la reconnaissance de Honneth à la théorie de l'accélération de Rosa. Cette confrontation permet d'analyser les normes temporelles à l'œuvre et de montrer la manière dont « elles encadrent et conditionnent le vécu des acteurs ». Pour l'auteure, l'analyse critique de Rosa pointe notamment le fait que les caractéristiques temporelles de la modernité tardive modifient et fragilisent les formes de la reconnaissance observée dans la modernité classique. Ce n'est plus « une lutte positionnelle » de la reconnaissance, mais une « lutte performative » qui est à l'œuvre. Pour Rosa, la reconnaissance, qui suppose dans la modernité classique une inscription dans le temps long, se trouve fragilisée dans la nouvelle modernité où l'horizon temporel est lié à la contingence et à l'incertitude. L'identité est alors transformée. Elle laisse la place à une identité situative où le « soi est multiple, fluide et sans noyau », engendrant l'impossibilité « pour les individus de "s'approprier" leur propre vie en intégrant les différents moments dans une unité narrative ». Dans ce chapitre, Gueguen donne ainsi des clés pour comprendre comment la lutte pour la reconnaissance, facteur d'émancipation dans la modernité classique, est devenue un facteur d'aliénation dans la modernité tardive.

Thomas Heller poursuit cette réflexion sur la reconnaissance comme facteur d'aliénation en interrogeant les liens entre la reconnaissance et la temporalité, à l'aide de la notion d'assujettissement. Dans un chapitre intitulé « Du pouvoir reconnaissant. Reconnaissance et temporalité à l'aune du concept d'assujettissement », l'auteur défend la thèse suivante : l'assujettissement permet d'articuler des logiques de soumission à des considérations liées à l'identité professionnelle. La définition d'assujettissement lui permet effectivement d'articuler une reconnaissance instrumentale (servant les intérêts de l'entreprise) et une reconnaissance « justifiée et vraie », liée « aux conditions de l'autonomie et de réalisation de soi » en lien avec l'identité professionnelle. Même si les temporalités au sein des organisations, notamment la logique temporelle de production, contraignent les individus et leur imposent un rythme, ils finissent par apprivoiser ce temps contraint en le transformant en un temps intériorisé et naturalisé. Cette logique temporelle devient alors un élément de leur identité professionnelle.

C'est dans un texte d'une grande densité que Bernard Lamizet nous invite à nous interroger sur le « temps, la signification et l'expression des identités politiques ». Partant de l'énonciation qui inscrit la signification dans une double temporalité – celle du sujet et celle de la société – et dans une double spatialité – l'espace de l'intersubjectivité et l'espace culturel, institutionnel et politique –, l'auteur en vient à la reconnaissance comme mise en œuvre d'une énonciation. Reconnaître, c'est fonder une identité sur l'instauration d'une relation à l'autre. Cette reconnaissance se déploie à la fois sur l'espace

de l'intersubjectivité et celui de l'espace public. Lamizet examine alors, toujours dans cette dialectique entre singulier et collectif, différents couples. En premier lieu, la temporalité dans la communication et la signification. Il rapproche l'articulation entre temps court et temps long (en référence à Braudel) de l'articulation entre identité et énonciation. Il interroge ensuite le couple identité et temporalité, mettant en évidence au passage le rôle de l'histoire pour penser les évolutions des identités et leur légitimation. Enfin, c'est aux dimensions de la médiation et du temps que l'auteur s'intéresse. Il conclut en nous invitant à penser quatre formes d'identités (politiques, sociales, divinités, lois et institutions) comme seules identités à pouvoir échapper à la temporalité.

Formes de temporalités et reconnaissances juridiques et sociales

La seconde partie de l'ouvrage traite de l'émergence de nouveaux acteurs (l'habitant, les communicants) ou de nouvelles revendications (droit à l'oubli), confrontée aux lents processus de reconnaissances juridiques et sociales. Les chapitres rassemblés dans cette partie illustrent les processus de médiations plus ou moins explicites entre acteurs et mettent en lumière la tension entre différentes formes de temporalités.

Valérie Colomb montre l'évolution de la prise en compte de la parole des habitants dans les projets urbains complexes. Ces projets sont caractérisés

par le fait qu'ils se développent sur des temps longs où s'entrecroisent de multiples acteurs et des enjeux particulièrement sensibles, entre autres celui qui touche au lien fort existant entre habitat et identité. La question du sens, au travers des mises en récit successives opérées par les commanditaires ou concepteurs, est alors particulièrement vive. L'auteure ouvre une perspective originale en interrogeant la reconnaissance des habitants en tant que sujets par les décideurs. Colomb nous démontre par des exemples particulièrement bien choisis comment se mêlent alors récits personnels de l'habitant et récits du projet. Sous forte injonction participative, les modalités de cette reconnaissance des habitants dans le projet restent toutefois très variées non seulement dans leur nature (simple consultation ou implication plus importante), leur introduction dans le processus (au départ du projet ou très en aval, quand les jeux sont presque totalement faits) et dans leur dimension décisionnaire.

Autre forme de reconnaissance se déroulant sur le temps long, celui du groupe professionnel des cadres de santé qu'analysent Valérie Lépine et Bertrand Parent au moment où ce secteur de la fonction publique est l'objet de profonds bouleversements. Les auteurs montrent comment certaines compétences, en particulier communicationnelles, qui sont pourtant au cœur de l'activité ne sont pas identifiées comme telles par les acteurs institutionnels. Il s'agit bien alors de tout un pan du travail réel, de l'épaisseur du travail des cadres de santé qui disparaît ainsi des représentations de l'activité. C'est en choisissant de s'attacher aux revendications, aux

négociations, aux inscriptions, aux multiples opérations de traduction que les auteurs analysent cette lutte pour la reconnaissance. Parole des acteurs, en demande forte d'une définition de leur identité en accord avec la complexité du travail réel, qui apparaît de moins en moins à la surface des textes et discours institutionnels. Le référentiel des compétences des cadres de santé, plus spécifiquement étudié par Lépine et Parent, est à ce titre exemplaire de cette « invisibilité ». Cette disparition du réel du travail ne l'est jamais toutefois de manière linéaire ou liée à une causalité unique, c'est ce qui fait tout l'intérêt et la pertinence de l'analyse de ce processus par les auteurs.

Quant à Christine Chevret-Castellani, elle ouvre dans son chapitre un débat particulièrement d'actualité en s'interrogeant sur la compatibilité entre les discours œuvrant à l'élaboration des normes liées au droit à l'oubli et ceux concernant la maîtrise des récits de vie des individus ou des collectifs. Par l'analyse d'un corpus constitué de documents portant sur le droit à l'oubli et constitué de discours liés aux consultations publiques, à des chartes et à des synthèses de travaux parlementaires, l'auteure révèle les rapports de force entre les acteurs économiques et les politiques pour l'institution d'une norme. Pour ces acteurs, conclut l'auteure, le droit à l'oubli ne possède pas de consistance théorique. Son sens est alors réduit à celui de protection des données, occultant ainsi le véritable sens de l'oubli, composante essentielle de la mémoire et de l'identité collective.

Reconfigurations des temporalités et des identités

Dans la troisième partie de l'ouvrage, la question des identités est au cœur des réflexions. L'idée générale des contributions est d'articuler reconnaissance et temporalités, à partir de questions identitaires. Des demandes ou des attentes de reconnaissance se révèlent, renvoyant à d'autres identités, à cette épaisseur temporelle qui ne s'inscrit pas, ou si peu, dans l'organisation ou le dispositif.

Olivier Dupont propose une discussion particulièrement intéressante de la proposition de Rosa, concernant son analyse de la reconnaissance comme frappée par l'immédiateté de nos sociétés post-modernes. L'auteur reconnaît avec Rosa que les organisations tendent effectivement à ne prendre en compte que les dernières réalisations, entraînant les individus dans une course à une production toujours plus importante, en nombre et en rapidité, pour être reconnus. Ces normes sont pleinement intégrées par tous les acteurs. Pourtant, Dupont défend également l'existence d'une demande, portée cette fois par les individus, à la reconnaissance de leur épaisseur temporelle. Se référant aux luttes pour la reconnaissance dégagées par Honneth, l'auteur en fait ainsi une autre forme de demande et de lutte pour la reconnaissance. En effet pour un individu, demander que soit pris en compte son passé, ses projets, ses multiples identités revient à ce que Dupont identifie comme une légitime demande de sens, allant bien au-delà d'une reconnaissance immédiate liée à l'accélération du temps analysée par Rosa.

Marie-France Peyrelong nous invite pour sa part à explorer la tension entre l'épaisseur temporelle de l'individu et les temporalités de l'organisation, lors d'un moment professionnel particulier, l'entretien d'évaluation. L'entretien professionnel est en effet un dispositif managérial d'autant plus intéressant à analyser qu'il intègre dans sa définition même une temporalité, puisqu'il s'agit de faire un « bilan » de l'activité du salarié pendant l'année écoulée. Un des intérêts principaux de cette contribution est que l'auteure montre la difficulté et l'ambiguïté de considérer l'entretien professionnel comme un moment de reconnaissance. Parce qu'il permet de mettre en visibilité ce que fait réellement une personne ? Parce que c'est un entretien avec un N+1 ? Comme le souligne l'auteure, l'entretien professionnel est surtout analysé comme un moment d'expression au cours duquel les traces écrites, la présentation « obligée » de son activité et de ses « ressentis » font que cela « déborde ». Et c'est avec une grande justesse que l'auteure analyse comment, au-delà du cadre réglementé de l'entretien professionnel, se révèlent des demandes ou des attentes qui débordent sur d'autres temporalités que celles de l'organisation ou du dispositif. Ces temporalités renvoient à d'autres identités, à cette épaisseur temporelle qui s'inscrit avec difficulté dans le dispositif.

Discutant également les notions d'identité professionnelle et de visibilité professionnelle, Valérie Larroche interroge la manière dont les réseaux socionumériques professionnels (RSNP) du type LinkedIn et Viadeo, sources

de traçabilité et de déclaration de soi, contribuent à la reconnaissance d'une épaisseur temporelle du soi professionnel. L'auteure cherche à comprendre les mécanismes déclaratifs et comportementaux (rédaction d'une biographie, accumulation d'activités), mais aussi algorithmiques (systèmes de recommandation) à l'œuvre dans les RSNP pour construire l'épaisseur temporelle des individus et sa reconnaissance. L'auteure mobilise le concept d'identité situative de Rosa (2010), au sein duquel le passé, le présent et le futur sont réinterprétés en permanence en fonction des situations. En effet, l'identité situative est la meilleure définition de l'identité des individus dans un RSNP ; un individu en poste ne va pas décrire son profil et agir dans les RSNP de la même manière s'il décide de changer de poste ou s'il devient chômeur. À la suite de son analyse, le résultat proposé par Larroche est sans appel. Si les RSNP sont incontournables pour les professionnels du digital afin de se construire une visibilité situative professionnelle (Larroche, 2013), ce ne sont pas des plateformes idéales pour se construire une identité professionnelle dotée d'une véritable épaisseur temporelle.

C'est aux formes de l'expertise des professionnels de la communication construites sur les médias socionumériques, et plus particulièrement sur Twitter, que Jean-Claude Domenget consacre son analyse. En effet, ces médias accentuent les enjeux de visibilité et, partant, de la reconnaissance de ces experts et de leur employabilité. Certes, la reconnaissance d'une expertise se construit sur un processus long, mais l'auteur montre de manière convaincante comment une tension apparaît entre cette construction sur un

convaincante comment une tension apparaît entre cette construction sur un temps long et l'impératif de visibilité exacerbé par les dispositifs du web social. Celle-ci se joue alors au travers d'épreuves, dans l'urgence, par exemple lors de communication de crise. Le propos de l'auteur est d'analyser si la reconnaissance des formes d'expertise sur Twitter passe par une prise en compte des formes identitaires actuelles ou antérieures de ces professionnels de la visibilité, comme les nomme l'auteur. S'appuyant sur les trois figures d'usagers de Twitter en fonction de leur rapport au temps identifiées dans une recherche précédente, l'auteur renouvelle, en les enrichissant, ses analyses en dégageant trois modèles d'expertise. Pour chaque modèle sont précisées les figures du devenir-expert, d'usager, les instances de reconnaissance, les formes de lien social, les formes de reconnaissance, la relation à l'outillage d'expertise et la durée de la reconnaissance qui sont en jeu. À travers cette combinatoire, c'est bien à un renouvellement de la manière de penser l'expertise des professionnels de la communication (voire d'autres professionnels) présents sur le web social, que l'auteur nous invite.

Nathalie Walczak articule, quant à elle, la notion d'identité, avec celles de visibilité et de reconnaissance afin d'étudier les reconfigurations spatiales et temporelles induites par l'internet. Dans ce chapitre, issu de son travail de thèse, l'auteure analyse les enjeux d'une visibilité élargie et des formes de reconnaissance à travers les modalités d'exposition de soi sur les médias socionumériques. Un des apports de cette contribution est de partir des

concepts en dehors du champ du numérique et des SIC, afin de comprendre les mécanismes qui sont en jeu dans les relations numériquement interfacées. Sont ainsi convoqués les concepts d'interaction sociale de Mead et de réputation chez Voswinkel, pour analyser le brouillage des sphères privées et publiques marquant la reconfiguration spatiale. De la même manière, la reconfiguration des temporalités est analysée à partir de la notion de temps bidirectionnel de Chesneaux, ouvrant à la question de la mémorisation des données sur l'internet. L'auteure montre ainsi que, dans une recherche de visibilité, les internautes affichent une partie de leur identité et, en même temps, se construisent identitairement en éprouvant l'estime de soi dans l'interaction sociale. Les traces produites par l'internaute forment alors sa réputation que l'on peut lier à la notion de reconnaissance. La reconnaissance numérique repousse ainsi les limites de la notion définie par Honneth puisqu'elle semble être élargie en termes d'espace et de temps.

Avec ces douze contributions cherchant à articuler reconnaissance et temporalités, le présent ouvrage vise à inscrire ces deux concepts en SIC. L'approche de la reconnaissance sur laquelle il s'appuie, s'inscrit très largement dans les théories de la reconnaissance développées par Honneth, tout en souhaitant porter un intérêt particulier à une dimension oubliée de ces approches, celle des temporalités en jeu et plus précisément l'analyse de la quête de reconnaissance sur la durée, comme un processus construit sur le moyen, long terme, intégrant nécessairement la prise en compte d'une épaisseur temporelle de l'individu comme des collectifs. L'origine de cet

épaisseur temporelle de l'individu comme des collectifs. L'origine de cet ouvrage est double. En premier lieu, il est issu d'une réflexion initiée par un groupe de chercheurs en SIC, ayant choisi de travailler sur le concept de reconnaissance lors de la création du laboratoire Elico à Lyon en 2007-2008. En second lieu, les contributeurs de cet ouvrage ont participé à une journée d'études organisée par Elico sur « Reconnaissance et épaisseur temporelle », en décembre 2012 ou ont été invités lors de séminaires du groupe de recherche lyonnais sur la reconnaissance[8].

[8] Pour revenir plus précisément sur l'historique de ce projet, une première journée d'études s'est tenue à l'enssib le 24 octobre 2008 dont le sujet était « la reconnaissance au travail » avec les conférenciers invités suivants : Florence Osty (Lise), Georges Trepo (Pr. hec), Renaud Muller (Mosaic), Jean-Claude Casalegno (Esc, Clermont-Ferrand). Une autre a eu lieu le 14 décembre 2012 intitulée « Reconnaissance et temporalités ». À cette journée d'études, Claude Dubar fut notre conférencier invité (programme complet disponible sur http://www.enssib.fr/programme-reconnaissance). Plusieurs séminaires ont complété ces deux journées d'études : un, le 27 janvier 2012 au cours duquel Jean-Claude Domenget (Elliadd, université de Franche-Comté) est intervenu sur « l'articulation des temporalités : vers une nouvelle forme de reconnaissance ? », un autre, le 8 juin 2013, avec l'intervention de Josiane Boutet (université Paris Diderot) intitulé « Reconnaissance au travail, le pouvoir des mots » et un dernier, le 20 juin 2014, avec Haud Guéguen (Dicen, Cnam) et Thomas Heller (Geriico, université Lille 3).

BIBLIOGRAPHIE

Alcantara, C. (dir.) (2015). *E-réputation, regards croisés sur une notion émergente*. Issy-les-Moulineaux, Gualino Éditeurs.

Andonova, Y., Vacher, B. (2009). Visibilité et reconnaissance de l'individu au travail. *Communication et organisation*, (36), 136-147.

Andonova, Y., Vacher, B. (dir.) (2013). Nouvelles formes de visibilité des individus en entreprise, technologie et temporalité. *Communication et organisation*, (44).

Appel, V., Heller, T. (2010). Dispositif et recherche en communication des organisations. Dans V. Appel, H. Boulanger, L. Massou (dirs). *Les dispositifs d'information et de communication. Concepts, usages et objets* (p. 39-57). Bruxelles : De Boeck.

Aubert, N., Haroche, C. (dir.) (2011). *Les Tyrannies de la visibilité. Être visible pour exister ?*. Paris : Érès.

Carayol, V. (dir.) (2006), Figures de l'urgence et communication. *Communication et organisation*, (29).

Carayol, V., Bouldoires A. (dir.) (2011). *Discordance des temps. Rythmes, temporalités, urgence à l'ère de la globalisation de la communication.* Pessac : Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.

Chesneaux, J. (1996). *Habiter le temps*. Paris : Bayard.

Chesneaux, J. (2004). Cinq propositions pour appréhender le temps. *Temporalités*, (1). Disponible sur http://temporalites.revues.org/648

Coutant, A., Stenger, T. (dir.) (2014). *Identités numériques*. Paris : L'Harmattan.

Datchary, C., Gaglio, G. (2014). Hétérogénéité temporelle et activité de travail, *Revue d'anthropologie des connaissances, 8*(1), 1-22.

Domenget, J.-C. (2013). La fragilité des usages numériques. Une approche temporaliste de la formation des usages. *Les Cahiers du numérique*, *9*(2), 47-75.

Dubar, C. (1991). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. Paris : Armand Colin.

Dubar, C. et Rolle, C. (2008). Les temporalités dans les sciences sociales : introduction. *Temporalités*, (8). Disponible sur htttp://temporalites.revues.org/57

Elias, N. (1996). *Du temps* (traduit de l'allemand par Michèle Hulin). Paris : Fayard.

Granjon, F. (2012), *Reconnaissance et usages d'Internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*. Paris : Presses des Mines.

Grossin, W. (1996). *Pour une science des temps.* Toulouse : Octarès.

Gryspeerdt, A. (1996). La reconnaissance, présentation du dossier. *Recherches en communication*, (6), 5-14.

Gueguen, H. et Malochet, G. (2012). *Les théories de la reconnaissance.* Paris : La Découverte.

Heller, T. (2009). Reconnaissance et communication : une logique de l'assujettissement. *Communication et organisation*, (36), 108-120.

Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance.* Paris : le Cerf.

Honneth, A. (2004). Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la « reconnaissance ». *Revue du MAUSS*, (23), 137-151.

Honneth, A. (2008). La *société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*. Paris : La Découverte/Poche.

Jaëcklé, L. (2001). Le temps comme objet de recherche pour les sciences de l'information et de la communication. Dans *Actes du XIIe Congrès national des sciences de l'information et de la communication* (p. 241-248). Paris : Édition Sfsic.

Klein, A., Marion, P. (1996). Reconnaissance et identité face à l'espace médiatique. *Recherches en communication*, (6), 39- 63.

Koselleck, R. (1990). *Le futur passé. Contributions à la sémantique des temps historiques* (traduit de l'allemand par J. Hoock, M.-C. Hoock). Paris : Éditions de l'EHESS.

Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris : Nathan.

Laïdi, Z. (1999). *La Tyrannie de l'urgence*. Montréal : Fides.

Larroche, V. (2008). Médiation et reconnaissance. Dans *Actes du XVIe congrès de la SFSIC*, Compiègne, 11-13 juin. Disponible sur http://www.sfsic.org/congres_2008/spip.php?article25

Larroche, V. (2013). Quelle visibilité professionnelle pour un salarié 2.0 auprès des recruteurs potentiels ? *Communication et organisation*, (44),

auprès des recruteurs potentiels ? *Communication et organisation*, (44), 53-64.

Larroche, V., Peyrelong, M.-F., Lépine, V., Laroux, M.-N. (2008, décembre). Reconnaissance dans l'organisation : la représentation des bibliothécaires. *Les dispositifs de médiation organisationnelle, technologique et symbolique dans la communication des organisations*, Nice, France. Disponible sur Https://Hal.Archives-Ouvertes.Fr/Hal-00630445

Lépine, V. (2009). La reconnaissance au travail par la construction d'une relation agissante. *Communication et organisation*, (36), 96-107.

Marin, L. (2005). *Politiques de la représentation.* Paris : Éditions Kimé.

Merzeau, L. (dir.) (2010). Présence : de la gestion d'une identité à l'exercice d'une liberté. *Documentaliste-Sciences de l'Information*, (47), 28-69.

Origgi, G. (2007, avril). Un certain regard. Pour une épistémologie de la réputation. *Workshop « réputation »*, Fondazione Olivetti, Rome, Italie. Disponible sur http://cerses.shs.univ-paris5.fr/IMG/pdf/G_Origgi.pdf

Peyrelong, M.-F. (2009). L'activité du bibliothécaire entre ombre et lumière, les formes plurielles de la reconnaissance. *Communication et organisation*, (36), 82-94.

Revel, J. (2002). *Le vocabulaire de Foucault.* Paris : Ellypses.

Ricœur, P. (1985). *Temps et récit 3, Le temps raconté.* Paris : Seuil.

Ricoeur, P. (2005). *Parcours de la reconnaissance, Trois études.* Paris : Gallimard.

Rosa, H. (2010). *Accélération. Pour une critique sociale du temps*. Paris : La Découverte.

Rueff, J. (2014). *Socialisation et jeu de rôle en ligne : Une étude critique des rapports de reconnaissance et de mépris dans Warhammer Online*. Paris : Mare & Martin.

Sorokin, P., Merton, R.K. (1937). Social Time: A Methodological and Functional Analysis. *American Journal of Sociology, 42*(5), 615-629.

Thompson, J.B. (2005). La nouvelle visibilité, *Réseaux*, (129-130), 59-87.

Urry, J. (2000). *Sociology Beyond Societies : Mobilities for The Twenty First Century*. London : Routledge.

Voirol, O. (2005). Les luttes pour la visibilité, Esquisse d'une problématique. *Réseaux*, (129-130), 89-121.